**FRANÇAIS – DS N°2, SPÉ MP, PC, PSI**

**Durée : 3 heures**

**RÉSUMÉ DE TEXTE** (12 points)

Vous résumerez le texte en 200 mots (± 10 %). Sautez une ligne, indiquez le nombre de mots par ligne en les additionnant au fur et à mesure ou mettez une barre tous les 20 mots, et indiquez bien sûr le nombre total de mots. Écrivez lisiblement avec une encre foncée.

**DISSERTATION** (8 points) : « Ce qui domine le processus de travail […], ce n'est ni l'effort lucide de l'homme ni le produit qu'il désire, mais le mouvement du processus lui-même et le rythme qu'il impose aux travailleurs ».

En quoi ces propos éclairent-ils votre lecture des œuvres au programme ? Rédigez l’introduction (prioritairement l’analyse du sujet, la problématique et l’annonce du plan) et la première partie.

Pour ce devoir, ce sont la qualité de l’analyse du sujet (éclairée par le texte) et la progression de la réflexion dans la première partie qui seront avant tout évaluées. Ne pas sauter de lignes pour la dissertation.

Avoir un commencement précis, une fin précise et prévisible, voilà ce qui caractérise la fabrication qui, par ce seul signe, se distingue de toutes les autres activités humaines. Le travail, pris dans le mouvement cyclique du processus vital corporel, n’a ni commencement ni fin. L'action, comme nous le verrons, si elle peut avoir un commencement défini, n'a jamais de fin prévisible. Cette grande sécurité de l'œuvre se reflète dans le fait que le processus de fabrication, à la différence de l'action, n'est pas irréversible : tout ce qui est produit par l'homme peut être détruit par l'homme, et aucun objet d'usage n'est si absolument nécessaire au processus vital que son auteur ne puisse lui survivre ou en supporter la destruction. L'*homo faber* est bien seigneur et maître, non seulement parce qu'il est ou s'est fait maître de la nature, mais surtout parce qu'il est maître de soi et de ses actes. Cela n'est vrai ni de l'*animal laborans*, soumis à la nécessité de sa vie, ni de l'homme d'action, toujours dépendant de ses semblables. Seul avec son image du futur produit, I' *homo faber* est libre de produire, et de même confronté seul à l'œuvre de ses mains, il est libre de détruire.

Au point de vue de l'*homo faber*, qui compte entièrement sur les outils primordiaux de ses mains, l'homme, comme disait Benjamin Franklin, est un fabricant d'outils. Les mêmes instruments qui ne font qu'alléger le fardeau et mécaniser le travail de l'*animal laborans*, l’*homo faber* les invente et les destine à l'édification d'un monde d'objets, et leur commodité, leur précision sont dictées par les buts « objectifs » qu'il invente à son gré, plutôt que par des désirs et besoins subjectifs. Outils et instruments sont si bien objets-du-monde qu'ils peuvent servir de critères pour classer des civilisations entières. Mais leur caractère d'objets-du-monde n'est jamais plus manifeste que lorsqu'on les emploie dans les processus du travail, où ils sont vraiment tout ce qui survit de tangible au travail comme au processus de consommation. Ainsi pour l'*animal laborans*, en tant que soumis et constamment occupé aux processus dévorants de la vie, la durabilité, la stabilité du monde sont représentées avant tout par les outils et instruments dont il se sert, et dans une société de travailleurs, les outils risquent fort d'acquérir des caractères ou des fonctions qui dépassent la simple instrumentalité.

On déplore souvent la perversion des fins et des moyens dans la société moderne, où les hommes deviennent les esclaves des machines qu'ils ont inventées et « s'adaptent » aux exigences de ces machines au lieu de les mettre au service des besoins humains : c'est se plaindre de la situation de fait de l'activité de travail. Dans cette situation, où la production consiste avant tout en une préparation à la consommation, la distinction même de la fin et des moyens, si nettement caractéristique des activités de l’*homo faber*, n’a tout simplement aucun sens ; et les instruments que l'*homo faber* a inventés et avec lesquels il vient en aide au travail de l'*animal laborans* perdent ainsi leur caractère instrumental dès que ce dernier les emploie. Au sein du processus vital, dont l'activité de travail fait intégralement partie et qu'elle ne transcende jamais, il est vain de soulever des questions qui supposent Ia catégorie de la fin et des moyens, comme de savoir si les hommes vivent et consomment afin d'avoir la force de travailler ou s'ils travaillent afin d'avoir les moyens de consommer.

Si l'on considère cette perte de la faculté de distinguer clairement entre la fin et les moyens en termes de comportement humain, on peut dire qu'à l'emploi librement choisi de l'outil en vue d'une fin spécifique se substitue l’union rythmique du corps au travail et de son instrument, le mouvement du travail lui-même agissant comme force unifiante. Le travail, et non pas l'œuvre, exige pour bien réussir une exécution rythmée, et lorsque plusieurs travailleurs font équipe, il lui faut une coordination rythmique de tous les gestes individuels. Dans ce mouvement, les outils perdent leur caractère essentiel, et entre l'homme et ses instruments, comme entre l'homme et ses fins, la distinction se brouille. **Ce qui domine le processus de travail** et les processus ouvriers qui s'exécutent dans le mode du travail, **ce n'est ni l'effort lucide de l'homme ni le produit qu'il désire, mais le** **mouvement du processus lui-même et le rythme qu'il impose aux travailleurs**. Les outils de travail entrent dans ce rythme et pour finir le corps et l'outil participent du même mouvement de répétition : dans l'emploi des machines qui, de tous les outils, sont les mieux adaptés au fonctionnement de l'*animal laborans*, ce n'est plus le mouvement du corps qui détermine le mouvement de l'instrument, ce sont les mouvements de la machine qui règlent ceux du corps. En effet, rien ne se mécanise plus facilement, moins artificiellement, que le rythme du processus de travail, lequel à son tour correspond au rythme répétitif également automatique du processus vital et de son métabolisme. C'est précisément parce que l'*animal laborans* n'utilise pas les outils pour construire un monde mais pour soulager les labeurs de son processus vital qu'il vit littéralement dans un monde de machines depuis que la révolution industrielle et l'émancipation du travail ont remplacé presque tous les outils à main par des machines qui d'une manière ou de l'autre substituent à la force humaine de travail la force supérieure des énergies naturelles.

La différence décisive entre les outils et les machines trouve peut-être sa meilleure illustration dans la discussion apparemment sans fin sur le point de savoir si l'homme doit « s'adapter » à la machine ou la machine s'adapter à la « nature » de l'homme. Nous avons donné au premier chapitre la principale raison expliquant pourquoi pareille discussion ne peut être que stérile : si la condition humaine consiste en ce que l'homme est un être conditionné pour qui toute chose, donnée ou fabriquée, devient immédiatement condition de notre existence ultérieure, l'homme s'est « adapté » à un milieu de machines dès le moment où il les a inventées. Elles sont certainement devenues une condition de notre existence aussi inaliénable que les outils aux époques précédentes. L'intérêt de la discussion à notre point de vue tient donc plutôt au fait que cette question d'adaptation puisse même se poser. On ne s'était jamais demandé si l'homme était adapté ou avait besoin de s'adapter aux outils dont il se servait : autant vouloir l'adapter à ses mains. Le cas des machines est tout différent. Tandis que les outils d'artisanat à toutes les phases du processus de l'œuvre restent les serviteurs de la main, les machines exigent que le travailleur les serve et qu'il adapte le rythme naturel de son corps à leur mouvement mécanique. Cela ne veut pas dire que les hommes en tant que tels s'adaptent ou s'asservissent à leurs machines ; mais cela signifie bien que pendant toute la durée du travail à la machine le processus mécanique remplace le rythme du corps humain. L'outil le plus raffiné reste au service de la main qu'il ne peut ni guider ni remplacer. La machine la plus primitive guide le travail corporel et éventuellement le remplace tout à fait.

Hannah ARENDT (1906-1975), *Condition de l’homme moderne*, 1958, Éd. Agora Pocket, p. 195-200.

**CORRIGÉ RÉSUMÉ DS N°2 – TEXTE D’HANNAH ARENDT**

Il s’agit d’un texte qui intègre une distinction au cœur de la *Condition de l’homme moderne*: la triade travail, œuvre, action. À travers cette distinction, Arendt remet en question la prédominance de la vie contemplative dans une tradition qui s’enracine dans l’Antiquité gréco-romaine d’une part et d’autre part jette un regard critique sur son époque où le travail est à ses yeux survalorisé. Arendt accorde bien une place au travail dans la « vita activa » mais la limite à la sphère de la satisfaction des besoins s’inscrivant dans un processus de production-consommation sans cesse réitéré.

**STRUCTURE DU TEXTE :**

1. **§ 1 et 2 : Spécificité de l’*homo faber* par rapport à l’*animal laborans* et à l’homme d’action (§ 1 uniquement pour ce dernier)**

**§ 1 : Comparaison entre les 3 concernant 2 points :**

* Le rapport au temps : l’œuvre est délimité temporellement et déterminée, le travail relève d’un cycle infini, la fin de l’action est indéterminée.
* La liberté : seul l’*homo faber*  est libre dans la mesure où l’œuvre est réversible tandis que le travail est asservi aux besoins et l’action aux hommes.

**§ 2 : Comparaison entre l’*homo faber* et l’*animal laborans* concernant le statut des outils**

Les outils qui soulagent le travail sont créés par l’*homo faber,* ils objectivent l’état d’avancement des sociétés et constituent l’élément stable dans le processus qui lie le travail à la consommation.

1. **§ 3 et 4 : Travail et œuvre diffèrent du point de vue de la fin et des moyens**

**§ 3 : Le reproche fait au travail dans la société moderne occulte ce qui est inhérent au travail lui-même : l’absence de distinction entre fin et moyens ≠ œuvre**

« On déplore… » : H. Arendt répond ici à la critique faite par l’opinion commune : dire que la société moderne soumet les hommes aux machines tend à occulter la soumission à la nécessité inhérente au processus du travail. La production ne visant que la consommation, la distinction entre fin et moyens est abolie, ce qui n’est pas le cas pour les activités de l’*homo faber*. Le processus vital et la production étant indispensables l’un à l’autre, définir une fin et des moyens est impossible.

**§ 4 : L’absence de finalité volontaire (≠œuvre) fait que le travailleur doit s’adapter au rythme des machines**

L’absence de finalité volontaire fait que le travailleur se confondant avec l’outil perd sa capacité de réflexion et de projection dans ce qu’il désire réaliser, ce qui n’est pas le cas pour l’œuvre. Le rythme inhérent au processus de travail voue l’homme à la répétition que les machines permettent de maximiser depuis la révolution industrielle.

1. **§ 5 : Spécificité des outils par rapport aux machines**

Alors que le § 4 classe les machines parmi les outils (« dans l’emploi des machines qui, de tous les outils… »), le § 5 les distingue. Les machines sont constitutives de la condition humaine qu’elles déterminent désormais mais tandis que l’usage des outils est régulé par l’homme, les machines tendent à se substituer à lui.

La fabrication est délimitée temporellement et prédéterminée contrairement au travail relevant d’ un cycle infini ou à l’ action dont la fin reste indéterminée. L’ œuvre est réversible et destructible. L’ *homo faber* qui domine la nature et lui – même se distingue de l’ *animal laborans* et de l’ homme d’ action, asservi respectivement aux besoins et aux hommes. L’ *homo faber* crée un monde caractérisé par les outils qui permettent d’ objectiver l’ état d’ avancement des sociétés et constituent l’ élément stable dans le processus qui lie le travail à la déperdition. **94**

Dans la société actuelle, l’ asservissement de l’ homme aux machines inquiète. Pourtant, il est caractéristique du travail : la production ne visant que la consommation, la distinction entre fin et moyens disparaît contrairement à l’ œuvre. L’ absence de finalité volontaire fait que le travailleur se confondant avec l’ outil perd sa capacité de réflexion et de projection dans ce qu’ il désire réaliser. Le rythme inhérent au processus de travail voue l’ homme à la répétition que les machines permettent de maximiser depuis la révolution industrielle. **87**

Si les machines déterminent désormais la condition humaine, elles doivent être distinguées des outils car l’usage de ces derniers est régulé par l’ homme tandis que les machines tendent à se substituer à lui. **35**

216 mots

Dans le film « Les temps modernes » (1936), Charlie Chaplin interprète un ouvrier qui travaille à la chaîne. Dépassé par le rythme imposé par les machines, il est emporté par le tapis roulant puis englouti par la machine où il se fait malmener par les engrenages. Ainsi, le travail s’effectue selon un rythme qui mécanise le vivant comme le souligne Hannah Arendt dans la *Condition de l’homme moderne* (1958) : « Ce qui domine le processus de travail […], ce n'est ni l'effort lucide de l'homme ni le produit qu'il désire, mais le mouvement du processus lui-même et le rythme qu'il impose aux travailleurs ». Arendt commence par définir le processus de travail par la négative en le différenciant implicitement de l’œuvre émanant de l’ *homo faber* présenté comme maître de ses créations dans le texte. Le rythme du travail étant « impos[é] » c’est-à-dire contraint, cela implique que le travail n’est compatible ni avec la réflexion (« ni l’effort lucide ») ni avec le fait d’envisager une finalité coïncidant avec ce que l’homme désire. En effet, le rythme du travail pour Arendt doit satisfaire le cycle répétitif des besoins vitaux et cela dans un contexte où l’industrialisation donne priorité à la productivité. Ainsi, la place qu’Arendt accorde au travail le rend indissociable d’une nécessité qui restreint la liberté de l’homme. Mais l’homme qui travaille est-il condamné à subir le cycle du travail sans que n’intervienne sa volonté ? Si tel n’et pas le cas, à quelles conditions la nécessité du travail pourrait-elle être compatible avec l’exigence de liberté ?

Nous répondrons à cette question à la lumière des œuvres suivantes : *Les Géorgiques* de Virgile, long poème didactique écrit entre 37 et 40 av. JC, *La Condition ouvrière* publié en 1951 de Simone Weil, ensemble de textes variés témoignant de son expérience en usine entre 1934 et 1935, et *Par-dessus bord* de Michel Vinaver, pièce composée initialement en 1972. Certes, la nécessité de satisfaire des besoins vitaux impose à l’homme un rythme de travail, cela ayant pour conséquences l’absence de réflexion et de finalité. Néanmoins, dans la mesure où le travail pourrait rejoindre les caractéristiques de l’œuvre, il serait possible d’en questionner la finalité et de le considérer comme partie prenante d’un processus où l’intelligence aurait sa place, ce qui contribuerait à humaniser le rythme de travail. Finalement, nous envisagerons la possibilité d’une transformation de la contrainte en obligation grâce à la possibilité de donner un autre sens à la nécessité du travail à partir du moment où l’homme peut la comprendre comme constitutive de sa condition.

1. **La soumission de l’*animal laborans* au cycle du travail**

« Le temps et le rythme sont le facteur le plus important du problème ouvrier » ; le sujet nous amène à prendre la mesure de cette phrase de Simone Weil (« Expérience dela vie d’usine », *La condition ouvrière*, p. 347). Nous analyserons dans un premier temps le rythme comme subi et les conséquences qui en découlent : l’absence de réflexion et d’une fin qui réalise le désir de l’homme.

1. **Le processus inhérent au travail soumet l’homme au cycle répétitif des besoins**

Pour Arendt, le travail se limite au « mouvement cyclique du processus vital » qu’il « ne transcende jamais » par distinction avec l’œuvre. Le travail répond au cycle de la consommation, donc de la déperdition sans cesse renouvelé ; le travail implique une répétition infinie.

* **Virgile :** « Il y a encore, parmi les soins dus aux vignes, un autre travail, et qui n’est jamais épuisé : il faut en effet trois ou quatre fois l’an fendre tout le sol, et en briser éternellement les mottes avec le revers des bidents ; il faut soulager tout le vignoble de son feuillage. Le travail des laboureurs revient toujours en cercle, et l’année en se déroulant le ramène avec elle sur ses traces » (II, p. 96).
* **Vinaver :** le papier toilette emblématique du besoin.

1. **L’*animal laborans* subit le rythme imposé par le contexte dans lequel il travaille**

* Chez **Virgile,** solidarité absolue du rythme naturel et du travail humain, le processus de travail dépend de l’ordre naturel et divin et des règles qui le régissent. Le travail du paysan est tributaire du rythme imposé par le « Soleil d’or » qui « régit l’univers divisé en tranches déterminée » (*Les Géorgiques*, I, p. 52) et par la « Lune » qui « a mis dans son cours les jours favorables à tels ou tels travaux » (id., p. 54). « Beaucoup de travaux nous sont rendus plus faciles par la fraîcheur de la nuit ou par la rosée dont, au lever du soleil, l’Aurore humecte les terres. La nuit, les éteules légères sont plus faciles à faucher, les prairies desséchées se fauchent mieux » … (p. 55).
* **Weil :** le temps imposé à l’usine ne respecte pas le rythme de la vie humaine : S. Weil oppose « le rythme qui correspond à la respiration, aux battements du cœur, aux mouvements naturels de l’organisme humain » et « la cadence imposée par le chronométreur » (« La vie et la grève des ouvrières métallos », p. 276). « Le premier détail qui, dans la journée, rend la servitude sensible, c’est la pendule du pointage » (« Expérience de la vie d’usine », p. 330), le temps mécaniquement compté. Critique dans « La rationalisation » de la taylorisation et de « l’obssession » de la rentabilité : « Ces découvertes […] étaient toutes inspirées par son [celui de Taylor] désir d’augmenter la cadence des ouvriers […]. Son grand souci était d’éviter toute perte d temps de travail » (p. 313).
* **Vinaver :** l’entreprise Ravoire et Dehaze exige de ses cadres un totel dévouement, un sav=crifice complet de leur temps personnel, de leur espace de loisir à la vie de l’entreprise : le discours central de Benoît dans le 3e mouvement témoigne de cette accélération et de cette intensification du temps imposées par le capitalisme pour produire toujours plus. La gestion du temps relève d’une course permanente. Alors que Fernand Dehaze gère une entreprise qui « a l’avenir devant elle" (I), et qu’Olivier, après la mort de son père, s’inscrit dans le temps long, pour « assurer la continuité dans un esprit de fidélité à ce que papa a entrepris » (III), le nouveau PDG clame : « nous n’avons pas trop de temps et d’énergie pour l’œuvre à accomplir » ; et il menace de laisser sur le quai « ceux d’entre (ses cadres) qui n’adopteront pas la cadence » (IV, p. 131). Cadence qui n’est toutefois pas celle, aliénante et infernale, des ouvriers, mais des cadres.

1. **Conséquences de ce rythme subi : l’absence de réflexion (« ni l’effort lucide ») et de finalité réalisant le « produit que [l’homme] désire »**

* **S. Weil :** « Non, le tragique de cette situation, c’est que le travail et trop machinal pour offrir matière à la pensée […]. Penser, c’est aller moins vite » (lettre à Simone Gibert, p. 67).

« Il faut, en se mettant devant sa machine, tuer son âme pour 8 heures par jour, sa pensée, ses sentiments, tout » (« Lettre à Albertine Thévenon », p. 60). Peu à peu, c’est la faculté de penser qui se trouve anesthésiée et l’on pense à sombrer dans l’abrutissement des bêtes de somme » : « Le seul moyen de ne plus souffrir (…) moralement (…) physiquement est de renoncer tout à fait à penser » ( p.53).

« […] l’avenir de celui qui travaille dans une usine est vide à cause de l’impossibilité de prévoir, et plus mort que du passé à cause de l’identité des instants qui se succèdent comme les tic-tac d’une horloge. Une uniformité qui imite les mouvements des horloges et non pas ceux des constellations, une variété qui exclut toute règle et par suite toute prévision, cela fait un temps inhabitable à l’homme, irrespirable » (« Exp. De la vie d’usine », p. 349). Le travail lie l’homme au présent scandé par la répétition, l’empêche de se projeter vers un à-venir encore indéterminé, laissant au désir.

* **Vinaver :** regard distancié sur ce que vise le marketing, fabrique de désirs instrumentalisant l’insatisfaction et l’inconscient du client potentiel ; « l’approche créative consiste à créer le problème en affirmant au consommateur qu’il est malheureux et en lui expliquant pourquoi », Jaloux (concepteur-rédacteur, agence de publicité), 5e mouvement.

1. **Humaniser le temps de travail en donnant à ce dernier une finalité et une intelligence**

* Suites et séries chez S. **Weil**
* « La transformation des machines peut seule empêcher le temps des ouvriers de ressembler à celui des horloges ; mais cela ne suffit pas ; il faut que l’avenir s’ouvre devant l’ouvrier par une certaine possibilité de prévision, afin qu’il ait le sentiment d’avancer dans le temps, d’aller à chaque effort vers un certain achèvement » (« Expérience de la vie d’usine », p. 349).

**Vinaver**: le rythme comme « chose principale » [[1]](#footnote-1), fait référence à Maldiney : le rythme advient, ne s’invente pas ; pièce comme partition à interpréter, dont le rythme n’est pas imposé.

* **Virgile :** apprendre à lire le livre de la nature. ; il faut savoir observer le ciel, respecter le calendrier, lire le livre de la nature , aiguiser son sens de l’observation et solliciter l’esprit et la réflexion : «  De là vient que nous pouvons, même par un ciel douteux, connaître d’avance les saisons, distinguer le temps des moissons et le temps des semailles » ( I, p. 53).

1. **La nécessité du travail donne un sens au monde et est constitutive de notre condition**
2. **Le travail : une nécessité autrement comprise**

**Weil :** Le *travail* est l'action « en tant qu'elle rencontre une nécessité (…) En un sens il y a opposition entre travail et effort. Le bon ouvrier ne semble pas faire d'effort »(*OC* I 376) ; «La fatigue n’a aucun rapport avec le travail. Le travail est l’effort utile, qu’il soit fatigant ou non.» (*AD* 90-91) - « Le travail exprime l’opposition de l’âme et de la matière. Mais non pas cette opposition seulement ; car aucun travail ne réussirait. Le travail, en tant qu’il provient d’une intention de l’âme et aboutit à un reflet conforme à cette intention, exprime l’union de l’âme et de la matière. » (OC I 246) ; « L'idée de nécessité ne suffit pas. N'a de sens qu'en fonction d'une action au moins conçue comme possible. D'une volonté que tous ces rouages arrêtent et servent. D'une liberté. » (OC I 372)

1. **Le travail au cœur de notre rapport au temps propre à la condition humaine**

**Weil :** le travail exprime la spécificité de l’homme dont l’existence ne peut se réduire à l’instinct et à l’immédiateté de l’instant ; le travail constitue une médiation dans la mesure où il inscrit l’action dans le temps à travers l’expérience de l’effort.

« Avant donc de me demander ce qu’est le monde ou même s’il est un monde, je me demande non pas *si* je suis car je le sais, non pas non plus *ce que* je suis, mais plutôt *comment* je suis, *sous quelle condition* j’existe ; et je trouve aussitôt que ma manière d’exister se définit à la fois par une certaine *puissance* de moi sur moi et par une certaine *impuissance* de moi par rapport à moi. (…) « Il est une loi à laquelle je me heurte (…) et qui suffit peut-être par elle-même à définir ma condition : c’est la loi par laquelle rien n’est pour moi n’est *immédiat*. (…) je ne puis l’obtenir qu’*indirectement* (…) ma définition est en quelque sorte d’agir ; j’existe dans la mesure où je puis. Mais non pas immédiate puissance. Le temps est cette séparation entre ce que je suis et ce que je veux être telle que le seul chemin de moi à moi soit le travail (…) condition de *puissance indirecte* (…) la loi du temps est la *loi de médiation* (…) Le temps est cette séparation entre ce que je suis et ce que je veux être, telle que le seul chemin de moi à moi soit le travail » (*Essais sur le temps*, 1929, OC I 143 sv.)

1. **Traverser le temps à travers l’expérience du travail : « notre peine et notre grandeur »** (*CO*, 348)

« Ce monde où nous sommes tombés existe réellement ; nous sommes réellement chair ; nous avons été jetés hors de l’éternité ; et nous devons réellement traverser le temps, avec peine, minute après minute. Cette peine est notre partage, et la monotonie du travail en est seulement une forme. Mais il n’est pas moins vrai que notre pensée est faite pour dominer le temps, et que cette vocation doit être préservée intacte en tout être humain. La succession absolument uniforme en même temps que variée et continuellement surprenante des jours, des mois, des saisons et des années convient exactement à notre peine et notre grandeur. […] Le travail du paysan obéit par nécessité à ce rythme du monde » (« Expérience de la vie d’usine », p. 348).

1. Entretien avec Vinaver intégré dans l’émission « La grande table », France Culture, Hommage à Vinaver, 05/05/22. [↑](#footnote-ref-1)